

# Marie-Ange Luciani (Les Films de Pierre) :

« Je suis productrice car je suis l'enfant de l'exception culturelle. »

A la tête de la société de production Les Films de Pierre, Marie-Ange Luciani est ces jours-ci sur tous les fronts : après la projection en compétition à Cannes, le 21 mai, d'*Anatomie d'une chute*, elle prépare la sortie en salles de *L'île rouge*, et elle produit le nouveau film de Claire Burger dont le tournage vient de s'achever. Cette jeune productrice de 44 ans nous parle de financement et de féminisation du métier, de sa joie d'accompagner Justine Triet sur la Croisette et de sa déception de ne pas y emmener Robin Campillo.

**Satellifacts Magazine :** Avant d'arriver à Cannes, vous étiez sur le tournage du film de Claire Burger, *Langue étrangère*. Pouvez-vous nous en dire plus ?

**Marie-Ange Luciani :** Le tournage a duré 7 semaines et s'est terminé le 11 mai au petit matin. C'est un film que Claire Burger a tourné entre Leipzig et Strasbourg et qui raconte un échange linguistique entre deux adolescentes. Claire Burger voulait que la production soit cohérente avec le propos de ce film qui parle de l'Europe et d'une jeunesse qui essaie de s'engager dans des combats politiques. La production et le casting sont donc très européens et le film a été tourné en plusieurs langues : allemand, français, anglais. C'est un film coproduit avec Les Films du Fleuve pour la Belgique et Razor Film, société allemande qui travaille beaucoup avec la France. Alors qu'habituellement peu de scènes sont réellement tournées à l'étranger dans ce type de coproductions, la particularité de ce film est qu'il a vraiment été tourné pour moitié à Leipzig.

« La coproduction permet de déplacer le plafond de verre du film d'auteur sans casting. »

**Ce type de coproduction facilite-t-il le financement ou le complique-t-il ?**

**MAL :** Il y a bien sûr des contraintes, en échange par exemple de la subvention de la région de Leipzig ou de l'agrément du CNC. Mais la coproduction amène des possibilités de financements très intéressantes et permet de ■■■



A la tête de la société Les Films de Pierre, qu'elle a rachetée il y a cinq ans à la mort de Pierre Bergé, Marie-Ange Luciani est la productrice de deux films à l'affiche en 2023 : *L'île rouge* de Robin Campillo et *Anatomie d'une chute* de Justine Triet. Photo © DR



Robin Campillo a tourné *L'île rouge* à Madagascar, sur la base militaire d'Ivato où il a passé une partie de son enfance. Enfance qu'il raconte au travers du regard de Thomas, incarné par Charlie Vauselle. Photo © Gilles Marchand

■■■ déplacer un peu le plafond de verre du film d'auteur sans casting, de déplafonner le financement quand les rôles principaux, comme dans ce film, sont tenus par des actrices débutantes ou inconnues, en l'occurrence Lilith Grasmug et Josefa Heinsius. En France, le casting est vraiment le nerf de la guerre et il plafonne souvent les possibilités de financement.

**Votre prochaine production à sortir en salles, *L'île rouge* de Robin Campillo, le 31 mai, elle, a été tournée à Madagascar. Est-ce que cela en a fait un projet compliqué à produire ?**

**MAL :** Le budget de *L'île rouge* est de 6,5 millions d'euros. Heureusement, les partenaires « historiques » du précédent film de Robin Campillo, *120 battements par minute*, ont été fidèles : Memento, Playtime, Canal+, France Télévisions ont répondu présents. Cela a tout de même été une sacrée bataille, avec des coûts de développement mais aussi de

repérages ou de transport très importants. Il faut dire qu'après les premiers repérages sur place en 2019 et après que j'ai financé le film, le Covid est arrivé et tout s'est arrêté ! Deux ans plus tard, alors que nous pouvions circuler en France, Madagascar était encore fermé. J'ai même lancé des repérages ailleurs, mais Robin se sentait une responsabilité envers ce pays. J'ai alors pris un risque énorme en lançant le tournage en France pour des scènes d'intérieur ou d'avion, avant que nous réussissions enfin à obtenir un vol spécial. Même lorsque l'aéroport a rouvert, les billets d'avion étaient extrêmement chers.

« Ne pas emmener la délégation malagasy de *L'île rouge* à Cannes est une blessure. »

**Comment s'est organisé ce tournage à Madagascar ?**

**MAL :** Pour moi, c'est plus qu'un film, c'est une aventure humaine incroyable. *L'île rouge* restera l'une des plus grandes aventures de cinéma de ma vie. Il faut savoir qu'il n'y a rien là-bas, pas de matériel, pas d'infrastructures. Nous avons tout inventé, tout fabriqué, jusqu'aux camions régie. Nous avons trouvé un coproducteur local chez DDC Madagascar avec qui nous avons formé des gens à la production, à l'image, au son. L'équipe déco était constituée de gens travaillant dans des ONG, des chauffeurs, des guides. Dans ce pays coupé du monde depuis deux ans et demi, nous avons trouvé des gens incroyables et une synergie très particulière. J'y suis moi-même restée tout le temps du tournage, 3 mois, alors que je pensais faire des allers-retours. Tout le monde me disait que j'étais dingue d'aller tourner là-bas, à 11 heures de vol, sans infrastructures, que ■■■

■ ■ ■ j'allais y laisser ma chemise ! Finalement, une fois sur place, tout a été très simple.

### Comment avez-vous réagi lorsque vous avez appris que ce film n'était pas sélectionné à Cannes ?

**MAL :** Ne pas emmener la délégation malagasy de *L'île rouge* à Cannes est une blessure. En quittant Madagascar, nous avions promis que la France donnerait un coup de projecteur sur cette histoire, sur ce pan un peu enfoui de l'histoire coloniale française. Dans ce film, Robin Campillo fait ce qu'il sait faire de mieux : croiser l'histoire intime et l'histoire collective en se souvenant de sa jeunesse vécue à Madagascar dans les années 1970. Il raconte l'histoire d'une famille qui vit les dernières heures du colonialisme et se délite en même temps que se délite cette période coloniale. Nous savons bien sûr qu'il y a très peu de places à Cannes, mais ne pas être sélectionné fait mal. Cannes, ce n'est pas seulement la projection, c'est tout ce qu'il y a autour, un marché, des acheteurs, un éclairage à l'international. Nous avons l'envie avec ce film de provoquer un déclic, de montrer que ce pays a des possibilités immenses, qu'il peut être une terre de cinéma. Je rêvais de voir cette délégation sur les marches mais aussi qu'elle puisse montrer ce qu'elle peut faire localement pour attirer les tournages. Eux-mêmes ont aussi leurs histoires à raconter. Lorsque nous sommes arrivés sur place, cela faisait quarante ans que le cinéma ne prenait pas de nouvelles de Madagascar.

« *Anatomie d'une chute*, comme *L'île rouge*, sont des films qui se placent aujourd'hui dans le haut du panier du financement sur la tranche cinéma d'auteur. »

### Cela n'empêche pas de profiter de l'éclairage de la sortie le 31 mai ?

**MAL :** En sortant le film le 31 mai, sans attendre, nous faisons un choix audacieux. Je sais gré au distributeur Alexandre Mallet-Guy (Memento) de

sa détermination à foncer malgré tout et à profiter d'un certain vide dans les salles et de l'enthousiasme des exploitants. Cela nous redonne de la force. Nous sommes finalement dans une très belle énergie alors que nous aurions pu être dans une forme de dépression. Par ailleurs, j'essaie d'organiser la sortie du film à Madagascar et je suis en discussion avec Unifrance pour continuer à développer une implication sur place.

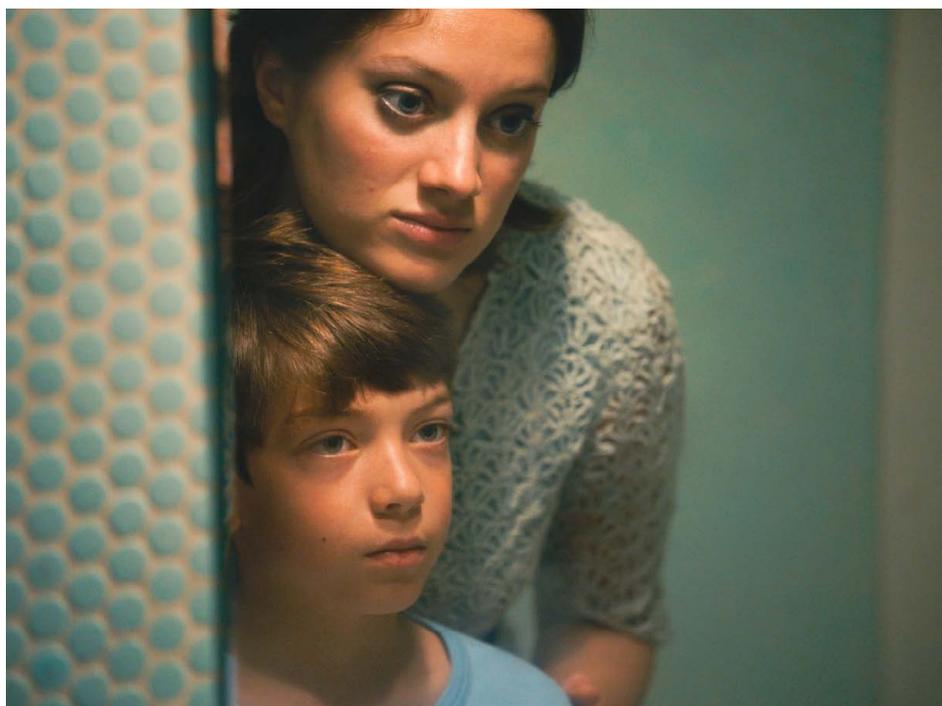
### Le film de Justine Triet, *Anatomie d'une chute*, qui lui est sélectionné en compétition à Cannes, est en revanche très franco-français...

**MAL :** Oui, c'est un film coproduit avec David Thion chez Pelléas. Justine a souvent été coproduite par la Belgique ou l'Allemagne et elle a fait beaucoup de postproduction à droite et à gauche. Sur ce film, elle voulait rester posée et concentrée. Nous nous sommes donc contraints à réunir un budget 100 % français de 5,7 M€. Même si c'est un budget serré pour 47 jours de tournage et 40 semaines de montage, il faut souligner qu'*Anatomie d'une chute*, comme *L'île rouge*, sont des films qui se placent aujourd'hui dans le haut du panier du financement sur la tranche cinéma d'auteur. A la lecture, c'est un

film qui pouvait paraître ardu, un film de procès avec une description très précise de la machine juridique, un film bilingue en français et en anglais. Il pouvait donc sembler cher. En fait, le fait qu'il soit bilingue est un atout pour l'international. Les ventes, assurées par mk2, se passent très bien. Les réactions avaient déjà été très bonnes à Berlin sur scénario et tout cela va se concrétiser naturellement à Cannes. C'est un film qui a une forme de radicalité mais qui est tellement contemporain qu'il a un vrai potentiel grand public. L'exposition cannoise va donner le ton de la sortie le 23 août.

### Vous espérez beaucoup de sa sélection à Cannes ?

**MAL :** Depuis l'écriture du scénario, il se passe quelque chose. Je n'ai jamais vu Justine Triet dans un tel état de travail. C'est un film qu'elle a écrit avec Arthur Harari pendant presque trois ans, pour la comédienne Sandra Hüller. Et le miracle se produit. Cannes semblait en quelque sorte inévitable. Il y a des films qui s'imposent parce que tout s'aligne, le sujet et la forme. C'est le cas de ce film qui parle des rapports de domination et de création entre une femme et son homme, qui brasse des sujets ■ ■ ■



Nadia Terezkiewicz, César 2023 du meilleur espoir féminin, joue dans *L'île rouge* la mère du jeune Thomas.  
Photo © Memento Distribution

■■■ d'actualité sur la tribune et le tribunal, dans la forme du film de procès que la réalisatrice arrive à réinventer.

## Justine Triet fait partie des sept réalisatrices en compétition cette année, ce qui est une première.

**MAL :** Le monde bouge et je bouge avec, puisque je produis enfin des femmes après avoir produit plutôt des hommes ! En France, nous avons cette chance d'avoir beaucoup de réalisatrices, ce qui n'est pas forcément le cas ailleurs. Il y a eu vraiment une explosion dans les années 1990 qui a continué à grandir, avec désormais une prise de parole politique qui encourage ce qui était déjà à l'œuvre. Sept femmes en compétition, c'est un signal fort, tout comme la sélection totalement paritaire de la Semaine de la Critique. Plus qu'une politique de quotas, je pense que la réponse à la question de la parité est cette volonté

des femmes aujourd'hui de s'emparer des métiers du cinéma. Les réalisatrices mais aussi les distributrices, productrices, patronnes de grandes chaînes de télé sont très présentes. En enseignant à la Fémis, j'ai constaté que le métier se féminisait beaucoup parce que tous les débats sociétaux autour de la place des femmes autorisent des jeunes femmes à se lancer.

« De manière générale, la production s'est totalement démocratisée. »

**C'est un vrai changement dans un métier qui a longtemps été très masculin...**

**MAL :** De manière générale, la production s'est totalement démocratisée. Je

suis productrice car je suis l'enfant de l'exception culturelle, grâce à un système qui me permet de financer les films sans fortune personnelle. Il y avait beaucoup moins de producteurs dans les années 1950, 60, 70, avec une typologie de personnalités très différentes de celles d'aujourd'hui. L'exception culturelle a suscité énormément de vocations, nous sommes beaucoup plus nombreux qu'avant et beaucoup plus diversifiés socialement. Je n'ai pas fait d'école, je suis autodidacte. J'appartiens à une génération de productrices qui sont vraiment de purs produits de l'exception culturelle.

« Ma société est à flot mais s'il n'est plus possible d'exercer mon métier de cette manière, j'arrêterai. »

**Vous avez racheté Les Films de Pierre il y a cinq ans, après le succès de 120 battements par minute. Comment imaginez-vous l'évolution de votre société ?**

**MAL :** Je produis les prochains films de Léa Mysius et de Robin Campillo. Je vais travailler avec Gilles Marchand qui va faire un film d'animation et une série documentaire sur le journal *Libération*. Mais je n'ai pas de vrai plan de carrière ou de stratégie de diversification. Je viens d'enchaîner quatre films tournés à la suite les uns des autres : *La Ligne*, *L'île rouge*, *Anatomie d'une chute* et *Langue étrangère*. A chaque fois, je me dis que je fais peut-être le dernier. Comme je fais ce métier artisanalement, en étant beaucoup sur les plateaux et au plus près des auteurs, je ne peux pas avoir une cadence trop importante. Ma société est à flot mais s'il n'est plus possible d'exercer mon métier de cette manière, j'arrêterai. Heureusement, j'ai l'impression que c'est encore possible. C'est la raison pour laquelle il faut se battre pour préserver ce système qui est un outil de travail viable. ■

Propos recueillis par Florence Leroy



L'actrice allemande Sandra Hüller, à l'affiche du film de Justine Triet, *Anatomie d'une chute*, en compétition pour la Palme d'or à Cannes et qui sortira dans les salles françaises le 23 août. Photo © 2023/Les Films Pelléas/Les Films de Pierre